



ELSEVIER

FORUM



www.elsevier.com/locate/natsci

Un nouveau champ de recherche (commentaires au texte de Francis Ribeyre)

A new field of research (comments on Ribeyre's paper)

Bernard Brun *

Écologie, laboratoire Population-Environnement, université de Provence/IRD, case n° 10, centre Saint-Charles, place Victor-Hugo, 13331 Marseille cedex 3, France

Il faut souhaiter que l'article de F. Ribeyre « Pour une écologie familiale. Fondements et finalités » *NSS*, 2003, marque l'ouverture d'un champ de recherche nouveau. C'est en effet à juste titre que l'auteur remarque que très peu d'études ont été consacrées à ce domaine, et que les rares publications touchant aux relations famille-environnement relèvent de démarches sectorielles n'ayant pas la visée générale qu'il développe.

Tout se passe comme si l'étude des relations entre les êtres humains et leur environnement était prise entre deux logiques très différentes : une logique descendante, qui part de l'examen des activités et examine la cascade de leurs conséquences (n'incluant que secondairement les rétroactions) – que je qualifierai de logique éthologique – et une logique ascendante qui part de l'examen des impacts et de là tente éventuellement de remonter à leur source. En 1992, j'avais eu l'occasion de parcourir la salle des posters de la réunion de la société européenne d'Écologie à Marseille. Ils étaient dans leur immense majorité consacrés à l'étude de milieux fortement marqués par les activités anthropiques, ce qui traduisait un tournant spectaculaire dans les préoccupations des écologues jusque là principalement tournés vers les situations « naturelles » ; mais l'activité humaine n'y

était caractérisée que par ses conséquences : rien ou autant dire rien sur les acteurs, sur leur nombre, sur leur logique d'acteurs.

La démarche éthologique est pourtant celle qui domine l'écologie générale et la biologie de l'évolution, mais il faut bien reconnaître qu'en conduisant à rechercher les unités fondamentales dont l'activité explique le monde vivant, elle mène à la théorie du gène égoïste développée selon une logique implacable par Dawkins (1976).

Entre le gène et la biosphère menacée par l'impact global des activités humaines, n'y aurait-il donc pas de place pour caractériser des niveaux méritant étude ? La question posée est celle de l'identification des « unités écologiques fondamentales » pour reprendre l'expression de F. Ribeyre.

Parler d'unités suppose qu'un ensemble puisse être décrit comme composé d'éléments comparables (ce qui n'exclut nullement que ses propriétés soient autres et non pas « plus » que la somme des propriétés de ces éléments). Cela suppose aussi que chaque unité puisse être clairement identifiée et donc soit munie d'une certaine stabilité. Lorsque, en 1935, Tansley proposa le concept d'écosystème comme unité fondamentale en écologie, son concept répondait à ces critères : l'ensemble de la biosphère pouvait être considéré comme une mosaïque d'écosystèmes ayant chacun son individualité propre, bien que tous puissent être analysés selon une même grille générale.

* Auteur correspondant.

Adresse e-mail : bdbrun@wanadoo.fr (B. Brun).

Les familles humaines, à travers leur extrême diversité présentent un certain nombre de points communs, ainsi que les caractères d'individualité et de stabilité relative qui permettent à coup sûr de les considérer comme des unités essentielles des sociétés humaines. Cela justifie en soi l'intérêt de proposer l'étude systématique des relations écologiques des familles, mais à mon sens cela ne justifie pas de les considérer comme des « unités écologiques fondamentales ». C'est la question des relations de ces unités à l'espace écologique qui explique ma réticence. J'irai jusqu'à dire que la question de la « bonne » unité spatiale en écologie humaine est insoluble par nature et qu'il vaut mieux le reconnaître que de proposer des concepts inapplicables.

Une comparaison avec la situation en écologie animale me permettra de préciser ma critique : lorsque l'on parle d'espèce territoriale en écologie animale, on passe – et déjà non sans problèmes - d'une description de trajectoires effectuées par les individus, ou par la meute dans une espèce sociale comme le loup, à une interprétation en termes d'aire utilisée. Au prix d'approximations déjà sérieuses, on peut considérer l'espace occupé par x meutes comme la somme des x espaces de chacune des meutes et l'impact global des x meutes comme la somme de x impacts particuliers. La simplicité de la relation explique que la question de la relation à l'espace ait été si longtemps négligée par la dynamique des populations traditionnelle qui considérait la population « comme un ensemble homogène d'individus, isolé et autonome dans son fonctionnement » (Lebreton, 1997). Formellement, l'espace n'apparaissait que lorsque, par une simple règle de trois, l'on évoquait une densité de population. Cela revenait à considérer que l'individu était l'unité de base de la population, et aussi bien les principaux paramètres démographiques (espérance de vie, fécondité...) qualifiaient-ils un individu moyen ou idéal. Ce mode de pensée s'étend sans problème si l'on prend en compte la meute de loups plutôt que l'individu comme unité de base. Lebreton a largement insisté sur les limites d'une telle représentation.

Mais en écologie humaine, la situation est bien pire ! Sauf à prendre en considération des aires restreintes homogènes exploitées de façon quasi autarcique par de petites unités largement indépendantes (situation déjà peu réaliste), il est impossible d'établir une correspondance simple entre les trajectoires des personnes ou des familles et les aires d'extraction des ressources ou d'impact des activités. Avec la mondialisation toujours plus poussée des échanges de biens matériels et immatériels et le développement des déplacements des

personnes, il devient impossible de donner une signification spatiale claire au concept d'écosphère familiale. Ce concept me semble au mieux pouvoir être utilisé dans sa dimension subjective pour désigner l'espace reconnu comme son environnement propre par la personne. Est-il utile d'insister sur le fait qu'il ne correspondra jamais avec l'espace des impacts directs et indirects sur l'environnement des activités de la dite personne ?

Si l'on renonce à voir dans la famille une unité écologique fondamentale générale clairement définie, quel devient l'intérêt, que je défends malgré tout, de l'approche de l'écologie familiale préconisée par Ribeyre ? Comme il le souligne lui-même, la diversité des relations écologiques entre les personnes et les groupes humains et l'environnement est extrême, aussi, l'intérêt d'une méthodologie de l'analyse des relations avec l'environnement centrée sur la famille se manifestera-t-il certainement de façon très variable.

Lorsque l'on étudie la relation population-environnement dans des régions d'agriculture traditionnelle, où les impacts de l'activité humaine sur le milieu résultent pour l'essentiel des activités agricoles, d'élevage et de prélèvement, il est souvent commode de choisir la famille comme unité de base et la question de la spatialisation des activités et de leurs impacts ne posent pas de problème majeur. Mais selon les circonstances, la meilleure unité de base sera le ménage, ou encore l'exploitation, et ces différentes unités ne se superposent jamais exactement. Pour la compréhension de certains phénomènes, ce seront le douar ou le hameau de culture qui seront le meilleur point de départ d'une analyse. Il faut encore remarquer qu'il y a une différence importante entre une famille mononucéaire tunisienne et la *gina dogon* qui peut comprendre plus d'une centaine de membres (Auclair et al., 2001).

Dans une société hautement industrialisée, l'intérêt de l'écologie familiale préconisée par Ribeyre me semble rayonner dans des directions variées, finalement sans grande unité (écologie familiale et santé, écologie familiale et « consommation ludique » d'espaces naturels...) et ne pas concerner très directement la question du développement durable, si ce n'est par le fait que la famille est certainement un des lieux majeurs où s'effectue la construction de nos représentations de l'environnement et de sa valeur. L'approche « écologie familiale » devrait stimuler de ce côté un champ de recherches paradoxalement peu développées alors que la question de l'éducation à l'environnement est à la mode.

En définitive, la problématique de l'« écologie familiale » me semble devoir stimuler de nouvelles

recherches, à condition de préciser et d'éclaircir ses concepts (quels critères par exemple pour définir « l'environnement de proximité ? » Comment parler de « transition écologique » si l'état stable final n'est pas encore connu, ni même clairement imaginable), et sous réserve de ne pas développer l'illusion qu'elle pourrait proposer une clef universelle pour aborder la question du développement durable.

Références

- Auclair, L., Gubry, P., Picou, M., Sandron, F., 2001. Régulations démographiques et environnement. Les études du CEPED, Paris, IRD/CEPED/LPE, 18, 289 p.
- Dawkins, R., 1976. *The Selfish Gene*. 2nd ed., 1989. Oxford University Press (Trad. en français : 1989, *Le Gène égoïste*. Paris, Odile Jacob).
- Lebreton, J.D., 1997. L'espace en dynamique des populations. In: Blasco, F. (Ed.), *Tendances nouvelles en modélisation pour l'environnement*. Elsevier, Paris, 445 p.

Available online at www.sciencedirect.com

SCIENCE @ DIRECT®